

(RE)TRADUCTION(S), (RE)PRÉSENTATION(S) : PREMIÈRE ET DERNIÈRE SORTIE DU *QUIJOTE* EN FRANÇAIS

Clara Foz
Université d'Ottawa
cfoz@uottawa.ca

In un placete de La Mancha of which nombre no quiero remembrearme ...

Résumé

Dans cet article sont analysés les différents discours entourant le phénomène de la retraduction depuis la notion de *traduction-introduction* proposée par Meschonnic jusqu'à celle de *retraduction passive* et de *retraduction active* présentée par Pym. Une esquisse de parcours à travers diverses traductions du *Quijote* en français est ensuite proposée.

Mots clés : Retraduction, Représentation, Traduction des Classiques, Éthique du Traducteur.

Comment, en lisant la célèbrissime première phrase du *Quijote* dans une traduction en *spanglish* récemment proposée par Ilan Stavans¹, ne pas penser à la formule de Borges pour qui «l'idée de *texte définitif* ne relève que de la religion ou de la fatigue»²? Cette déclaration en forme de boutade n'a peut-être plus toute la résonance qui a pu être la sienne en 1932 (n'avons-nous pas depuis assisté en direct ou presque à la mort de l'auteur?), mais il faut aussi rappeler que l'auteur de *Pierre Ménard, auteur du Quichotte* se plaisait à dire qu'après avoir lu le *Quichotte* en anglais, l'original lui était apparu comme une traduction moyennement réussie! Clin d'œil au statut de texte traduit revendiqué par Cervantès lui-même? Référence

à l'incidence des innombrables (re)traductions sur la réception de l'original? Les deux sans doute...Mais comment tenter de déterminer le jeu des influences directes ou indirectes qui lient les innombrables traductions existantes de ce texte au statut d'archétexte³ par excellence? Loin de pouvoir nous livrer ici à une analyse complète, nous analyserons dans un premier temps les paradigmes à partir desquels la notion de retraduction a été envisagée par ceux qui se sont intéressés à la question et nous les confronterons à trois projets de retraduction récents ainsi qu'à ce qui en français est généralement considéré comme la *traduction-introduction* du *Quijote*.

Rappelons que c'est à Madrid, le 20 décembre 1604 que Juan Gallo de Andrada, *escribano de Cámara del Rey* signe l'autorisation de publier et de vendre pour 290,5 maravedis⁴ *El ingenioso hidalgo de la Mancha*. Le livre, sous le titre complet de *El Ingenioso Hidalgo Don Qvixote de la Mancha*, paraîtra chez Francisco de Robles, *librero del Rey* en 1605. Dix années plus tard, en 1615, la deuxième partie sera publiée. Le statut de «premier roman moderne», de «chef d'œuvre universel» du *Quijote* imprègne une bonne partie de la critique et des innombrables commentaires auxquels cette œuvre a donné naissance. Forcément, la tâche ainsi que le discours des (re)traducteurs s'en trouvent eux aussi marqués: de Florian qui, en 1794, clame que «Cervantès en français méritait plus d'un traducteur» à Aline Schulman qui pour contrer la «peur» que lui inspire son projet de retraduction - elle utilise les termes de *paralysie* et d'*aphasie* face au chef-d'œuvre (1999 : 166) - décide de traduire la seconde partie du *Quijote* avant la première, ce qui lui permet d'éviter la confrontation avec la fameuse première phrase *En un lugar de la Mancha...* Sur ce point, il faut lire la savoureuse préface qu'Henry de Montherlant signe pour la traduction publiée en 1962 par Francis de Miomandre : les deux voies systématiquement empruntées face à ce type d'œuvres relèvent selon lui du *dénigrement* ou *respect systématiques*, le premier étant défini comme le «mousseux des journalistes» alors que le second est décrit

comme le «pain des professeurs» (1962 : 8)! Si la confrontation semble avoir été moins difficile pour Ilan Stavans, c'est sans aucun doute que l'idée de proposer une version du Quichotte en *spanglish*, un mélange d'espagnol et d'anglais parlé par plus de trente millions de *Latinos*, aux États-Unis en particulier, est d'un autre ordre : elle s'inscrit chez ce défenseur de la cause *latina* dans un mouvement de revendication de légitimité pour ce qui constitue à ses yeux une langue émergente, une défense de l'impureté liée au métissage culturel et linguistique. Qu'il faille y voir un coup porté à une condition d'infériorisation sociale et culturelle considérée comme découlant d'une double hégémonie imposée d'un côté par la majorité anglophone et de l'autre par la «mère-patrie» péninsulaire ne fait aucun doute. Si, chez Stavans, n'est guère abordée la question du public cible, c'est que son projet de traduction⁵ a aussi une dimension symbolique et doit être considéré comme faisant partie des pratiques de *traduction réparatrice* apparentée à celle employée au Canada par les féministes ou les nationalistes québécois (Brisset, 1999 : 348). Mais au-delà de son caractère de provocation⁶ l'intérêt de la proposition de retraduction de Stavans c'est qu'elle illustre bien certaines des questions clés entourant le phénomène de la retraduction, à savoir par exemple la part de l'intraduisible dans une époque et société données, la position du (re)traducteur par rapport à ceux qui l'ont précédé, son inscription sociale et celle des «consommateurs» de (re)traductions. Sur ces différents points on peut observer clairement chez Stavans (re)traducteur le refus de toute intraduisibilité (tout est dicible, y compris dans une langue émergente pour certains et qui n'en est pas une pour d'autres), la connaissance et la fréquentation de traductions antérieures⁷, la mise en avant d'un statut de spécialiste émanant du milieu universitaire pour le (re)traducteur⁸ et l'indéfinition, voire l'invisibilité d'un public cible déterminé.

La relative profusion de commentaires, critiques et interprétations entourant le projet de retraduction du *Quijote* de Stavans ne saurait cependant nous faire oublier la relative absence

de Cervantès à l'intérieur du champ traductologique. En effet, contrairement à son contemporain Shakespeare, Cervantès n'a pas beaucoup attiré les chercheurs en traduction. Les travaux de littérature comparée, et en particulier ceux qui furent publiés dans les années 1920-1930 en France présentent des données extrêmement utiles, tout comme c'est le cas de certains répertoires ou bibliographies publiés également dans les années 30. On ne saurait leur reprocher de ne pas mettre de l'avant la question de la traduction: les premiers parce que l'analyse y est dominée par la notion d'une littérature nationale et statique (plutôt que par celle du transfert culturel et du mouvement, de la médiation) et les seconds parce que leur objectif est de cataloguer, non d'analyser. Plus étonnante est l'absence d'une quelconque référence à la (re)traduction dans un ouvrage de la série *Modern Critical Interpretations*, publié récemment sous la direction de Harold Bloom (*Cervantes's Don Quixote* : 2001).

Mais parler de traduction à propos du *Quichotte*, c'est forcément parler de retraduction. Or cette notion, à la différence de celle de traduction à laquelle elle est articulée, n'a guère fait l'objet de définition précise. Pour Gambier (1994 : 413) «La retraduction serait une nouvelle traduction, dans une même langue, d'un texte déjà traduit, en entier ou en partie». Suivent chez cet auteur un certain nombre de questions qui visent à préciser et à approfondir la notion de réactualisation des textes et qui renvoient pour l'essentiel à la dimension historique du phénomène de la retraduction (pourquoi certaines traductions, «vieillies», doivent-elles être renouvelées et d'autres non?) ainsi qu'à la position du traducteur lui-même (quel est son rôle d'une traduction à l'autre?). Deux questions qui présentent l'avantage de placer le débat au niveau auquel il doit se situer à savoir celui du pourquoi (la causalité) et du comment (le rôle du traducteur en tant qu'agent ou acteur). Acteur d'une histoire longtemps marquée par un certain déterminisme et guidée par un point de vue comparatiste, voire prisonnière de celui-ci. D'où le fait qu'elle aboutisse à un simple *constat de différences* (pour

reprendre le terme de Berman). Elle s'appuie alors le plus souvent sur une périodisation classique qui, si utile soit-elle, enferme l'analyse dans une catégorisation aprioriste (les *belles infidèles*, par exemple) qui ne permet peut-être pas de faire de grandes découvertes, voire conforte un état de savoir donné (à telle époque on traduisait suivant tels principes) et fonde en quelque sorte la figure du traducteur dans le tableau général de son époque sans écouter forcément sa voix.

Le nombre de publications directement consacrées au phénomène de la retraduction en tant que telle est limité : aucune revue n'y a à ce jour consacré un numéro spécial à l'exception de *Palimpsestes* (1990) et dans ce cas le propos est essentiellement centré sur des études de cas dans le domaine anglais-français. Par ailleurs la notion ne fait l'objet d'aucune entrée, d'aucun traitement particulier dans le principal ouvrage de référence de la traductologie, la *Routledge Encyclopedia of Translations Studies*. Bien entendu, la question de la retraduction est abordée périodiquement à la faveur de la parution de «nouvelles traductions» de grands corpus littéraires (Shakespeare et ses divers traducteurs vers le français, les «Russes» avec André Markowicz et Françoise Morvan, le «nouveau Quichotte» en français (sur lequel nous reviendrons) ou dans le sillage de projets de retraduction déterminés, le plus souvent menés en groupe (la *Faulkner* en québécois du groupe de recherche basé au département de langue et littérature française de l'Université McGill à Montréal par exemple, ou la nouvelle traduction de la Bible qui a récemment réuni une cinquantaine d'exégètes et d'écrivains contemporains⁹). Dans le champ des textes de savoir, divers corpus d'importance ont fait ou font l'objet de projets collectifs de retraduction (Freud, Darwin) donnant par là-même lieu à un certain nombre de commentaires généralement centrés autour de l'éternelle question du *pourquoi retraduire?* Une question à laquelle vient le plus souvent répondre un programme d'action dont l'élément principal se fonde sur le *topos* en vertu duquel les traductions, marquées par un état de langue donné ainsi que par l'horizon

d'attente de l'époque qui les a vues naître, «vieillissent» et doivent par conséquent être «refaites». Quelque soit le domaine ou les langues en jeu, le discours est peu ou prou le même. Deux suppléments littéraires récents¹⁰ du quotidien torontois *The Globe and Mail* en témoignent : l'un présentait un dossier sur la retraduction de Proust en anglais (*Proust for the New Century*) tandis que l'autre proposait une page de publicité complète annonçant les nouvelles parutions de la collection *Penguin Classics*. Tolstoï y cotoyait Dante, Dostoïevski et même Dickens sous l'accroche *Classic Books Fresh Looks*. Suivait en bas de page le slogan *New Jackets. New Formats. New Translations. Time to rethink the Classics*.

Le discours sur la retraduction, du moins dans l'espace occidental qui est le nôtre, est en effet largement fondé sur la métaphore du vieillissement ainsi que sur un projet de «renouvellement», envisagé comme consubstantiel (ce qui vieillit doit être remplacé!), mais qui apparaît forcément comme contre nature en quelque sorte. Car il est intéressant de noter que ce renouvellement est revendiqué en même temps que l'est la pérennité des grandes œuvres : ainsi donc si Shakespeare ou Cervantès nous interpellent, voire sont vus comme des auteurs qui «n'ont pas pris une ride», leurs traductions quant à elles sont considérées comme caduques et demandent à être renouvelées, revisitées. Dans le numéro de la revue *Palimpsestes* dont il a été question tout à l'heure, André Topia affirme qu'«En fait, la notion de décalage temporel n'a pas le même sens selon qu'il s'agit de l'original et ou de la traduction» (p. 45). Il prend le contre-pied de l'idée reçue voulant que l'œuvre soit éternelle et la traduction éphémère car «... paradoxalement c'est l'œuvre qui change et la traduction qui ne change pas. Alors que l'œuvre ne cesse de se déplacer imperceptiblement en fonction des changements de perspective qu'entraîne l'évolution historique, la traduction est verrouillée une fois pour toutes». (p. 46). À l'œuvre (ouverte) font ainsi écho au fil des années et des siècles des traductions-retraductions comme autant de représentations (fermées) de celle-ci. C'est ce que Leuven-Zwart a observé à propos de la traduction

néerlandaise du *Quichotte* : «In the translation, Don Quixote's speech is always formal and archaic. In the original text it is only formal and archaic when he is behaving as a medieval knight, when his mind is disturbed by his illusions, when reality and illusion are fused. When this is not the case he talks like the other characters, in an informal and familiar tone [...] While the reader of the original text has to decide for himself whether Don Quixote is mad or not, the reader of the translation does not have to make any decision at all» (1985 : 84).

Il faut noter par ailleurs que certaines retraductions semblent jouir d'un statut particulier, du fait que même démodées elles résistent aux outrages du temps : ce sont les *grandes traductions*. «La *Vulgate* de Saint Jérôme, la Bible de Luther, l'*Authorized Version* sont de grandes traductions. Mais aussi le Plutarque d'Amyot, les *Mille et Une Nuits* de Galland, le Shakespeare de Schlegel, l'*Antigone* de Hölderlin, le *Don Quichotte* de Tieck, le *Paradis Perdu* de Milton par Chateaubriand, le Poe de Baudelaire, le Baudelaire de Stefan George : voilà une liste, nullement exhaustive, de grandes traductions. Qui ne vieillissent pas» (Berman, 1990 : 2). En quoi consiste leur grandeur? Pour Meschonnic (1999 : 22), «Les belles traductions vieillissent, comme les œuvres, au sens où elles continuent à être actives, à être lues. Même après que l'état de la langue où elles ont été écrites a vieilli».

L'autre paradigme auquel s'articule le discours de la retraduction est celui de la *traduction-introduction* introduit par Meschonnic (et repris par Berman pour qui une première traduction ne deviendra presque jamais une *grande traduction*) : celle-ci, en tant que pratique visant à acclimater l'étranger, à le rendre «présentable» à un public non initié, constituerait le premier maillon d'une chaîne, la condition même d'un transfert qui, une fois inauguré, autorise en quelque sorte tous les autres. Historiquement, cependant, il n'est pas sûr que ce concept demeure opératoire dans la mesure où, à l'heure actuelle, la rapidité des échanges ainsi que l'ubiquité autorisée par les nouvelles technologies de l'information pourraient bien invalider

la notion même d'introduction par la traduction. En quoi, en effet, la traduction française du *Booker Prize* attribué en 2002 au roman *Life of Pie* de Ian Martel¹¹, traduction «annoncée» pour 2003, pourrait-elle encore être considérée comme une traduction-introduction eu égard à la reconnaissance entourant le roman dès avant sa publication en français? Pour prendre un autre exemple, pourrait-on parler encore de traduction-introduction lorsque paraîtront en français les pièces de Pere Calders, un auteur catalan qui, s'il n'a jamais été publié en français, a été librement adapté au théâtre et dont la légitimité au Québec risque d'avoir moins à voir avec sa traduction qu'avec sa reconnaissance comme auteur issu de l'autre *société distincte* avec laquelle on aime bien à comparer le Québec au Québec même.

Pour en quelque sorte compléter ce rapide tour d'horizon des éléments permettant de cerner le thème de la retraduction, il faut signaler que Pym (1998 : 82-83) propose de différencier deux types de retraduction : celles qui sont qualifiées d'actives et celles qui sont dites passives. Ces dernières, éloignées dans l'espace et le temps, risquent fort peu d'influer l'une sur l'autre alors que dans le premier cas c'est à des retraductions chronologiquement et culturellement rapprochées que l'on a affaire. Comme telles donc, elles sont susceptibles de révéler plus de choses sur les stratégies et la position du traducteur et permettent donc d'aller au-delà de l'argument reliant la causalité à l'évolution des normes de la culture réceptrice. La traduction anglaise du *Quichotte* que Burton Raffel annonçait en 1993¹² dans l'article «Translating Cervantes. Una vez más» (p. 9 -10) constitue un bon exemple de retraduction active : «I would not have translated *Don Quijote*, had I found any of the extant translations satisfactory. To that extent, every new translator of a classic book makes a distinctive egocentric claim. Nor would I have completed my translation, nor certainly would I have allowed it to see print, if I did not think it in fact a better version than anything that has been available in English [...]. Dans son article, Raffel est critique envers les traductions tant modernes (Putnam, Cohen,

Starkie¹³ et Ormsby/Jones/Douglas¹⁴) que plus anciennes (en particulier celle de Smollett qui date de 1755) en raison, entre autres, du traitement réservé aux figures de style et en particulier aux nombreuses métaphores présentes dans le texte cervantin. Sa position de (re)traducteur lui fait même un peu perdre de vue la dimension historique de tout acte de retraduction pour revendiquer la «vérité» de sa traduction : «As both translator and critic of translators I can be, and I have been, less insistent about the absolute primacy of the original, in dealing with the translation of lesser authors. But the greatest novel ever written cannot be translated like any ordinary book : the more the writer of such a book is capable of, the more his or her translator is obliged to do» (Raffel 1993 : 8). On voit combien dans la notion de retraduction active, les positions peuvent différer entre un Ilan Stavans qui se livre à une prise de possession, un détournement et un brouillage du texte et le «retour» obligé vers un texte sacralisé tel que revendiqué par Burton Raffel.

Par comparaison, on peut dire que les deux dernières retraductions du *Quijote* en français relèvent de projets davantage comparables : c'est en 1997 qu'Aline Schulman, traductrice de divers auteurs contemporains dont Juan Goytisolo et Severo Sarduy et universitaire, fait paraître au Seuil une traduction destinée au grand public, traduction que cette maison d'édition lui a commandée. Sa position de (re)traductrice tout en refusant le jeu de l'historicisme (faire ressentir la distance temporelle pouvant exister entre le temps dans lequel est inscrit le lecteur contemporain et celui de Cervantès) ne revendique pas pour autant l'actualisation à outrance (sont systématiquement exclus tous les mots ou expressions entrés dans la langue française après 1650). La position de la traductrice par rapport à ses prédécesseurs? Une reconnaissance de dette exprimée par rapport à deux des versions les plus répandues, en particulier dans les collections de poche, la version publiée à l'époque romantique par Louis Viardot (1836 et 1838) ainsi que celle proposée par Francis de Miomandre en 1935. Son parti-pris de retraductrice?

Celui d'une rhétorique de l'oralité, perceptible selon elle dans une syntaxe parfois sinueuse, mais dont les détours sont synonymes non pas de lourdeur figée, mais de rythme. Peu de temps après, en 2001, Gallimard décidait de «refaire» les œuvres romanesques complètes de Cervantès dans la collection la Pléiade. «Refaire», car la Pléiade avait déjà publié en 1934 la version de Jean Cassou, qui était une révision-modernisation des premières traductions du XVII^e. Le projet était connu et d'ores et déjà attendu à l'époque où la traduction de Schulman a paru au Seuil. Aline Schulman (1999 : 167) ouvrait d'ailleurs la porte aux traductions qui suivraient la sienne en concluant un des articles dans lequel elle présente sa retraduction par les mots suivants : «Et puis, derrière l'inconstance du temps qui défigure et refigure le littéraire, il y a la pérennité d'un écrivain, et plus encore de ce chevalier errant sur lequel on n'a pas fini de gloser, ce qui laisse place à bien d'autres ajustements et révélations, c'est-à-dire à bien d'autres traductions. A quand la prochaine? ». Les notes de présentation de l'édition de la Pléiade de 2001, rédigées par Jean Canavaggio, un universitaire lui aussi, spécialiste et biographe de Cervantès, font valoir le caractère d'équipe du travail¹⁵, le bien-fondé des nombreuses notes explicatives jugées indispensables pour permettre la compréhension des références historiques et littéraires de Cervantès ainsi que le choix des traducteurs de conserver sa spécificité au texte (sa «patine» pour reprendre le terme employé) tout en évitant le double écueil de la «transposition archaïsante» et celui des «caprices de la mode» (Cervantès, 2001 : LXXIV). Ici, et afin de satisfaire aux exigences d'un projet de «rajeunissement discret» ce sont les deux postures décrites par Schleimarcher (rapprocher le texte du lecteur ou le lecteur du texte) qui sont adoptées : «d'une part, rapprocher les textes anciens du lecteur moderne, d'autre part permettre à ce lecteur de remonter vers des faits de langue et des codes qu'il redécouvre ou même découvre» (Cervantès, 2001 : LXXV). Ainsi donc si une distance est prise par rapport au projet, plus «modernisateur», de Schulman, la question de la modernisation de

la langue, de l'adaptation aux changements intervenus dans la culture cible et d'un «retour au texte» n'est guère à l'ordre du jour.

Quant à la première traduction en français du *Quijote*, celle que César Oudin fit publier en 1614 (*L'ingénieux Don Quixote de la Manche composé par Michel de Cervantes, traduit fidèlement d'espagnol en françois, et dédié au Roy*) et qui connut rapidement une deuxième, troisième et quatrième édition en 1616, 1620 et 1625 respectivement, le fait que dans son titre le prénom de Cervantès soit francisé n'est guère conforme au projet de Oudin : comme l'a en effet très bien montré Bardon (1931) c'est à une traduction qui «serre» au plus près le texte de Cervantès (sur le plan micro-textuel et sur celui de la macro structure) que nous avons affaire. Et le travail de traducteur de Oudin, se double du travail du philologue qui explique, annoté, enseigne en quelque sorte la langue (c'est sa spécialité!) en même temps qu'il traduit. En somme, ce n'est pas un cas de traduction-introduction qui acclimate l'œuvre étrangère pour lui permettre de mieux passer dans une culture de réception autre, traduction que suivrait toute une série de retraductions comme autant de rapprochements successifs par rapport à l'œuvre «originale» avec laquelle la traduction inaugurale se devait de prendre des distances, que l'on a affaire ici.

«Et jamais, nous dit Bardon, il [il s'agit de César Oudin] ne songe qu'il lui conviendrait, d'abord, de garder à son style le caractère français : il *espagnolise* à outrance» (1931 : 31). A titre d'exemple nous reproduisons un des discours analysés par Bardon, le discours de l'âge d'or qui figure au chapitre XI de la première partie dans l'épisode dit des chevriers. Nous présentons aussi la version de Oudin telle qu'elle a été révisée par Jean Cassou ainsi, à titre indicatif, que les traductions proposées par Aline Schulman et l'équipe de la Pléiade :

Traduction de César Oudin (1614):

<p>Heureux aage et siècles heureux, ceux à qui les anciens imposèrent le nom de dorez, non pour ce qu'en iceux l'or (qui en cestuy nostre aage de fer s'estime tant) se gagnast sans aucune peine, mais d'autant qu'alors ceux qui vivoient ne sçavoient pas que c'estoit de ses [sic] deux paroles tien et mien. En ce saint aage toutes choses étaient communes, il n'estoit necessaire à personne pour avoir son ordinaire nourriture de prendre autre peine, sinon hausser la main, et la prendre à ces robustes chesnes, qui libéralement les invitoient à cueillir de leur doux et meur fruit. (p. 92)</p>	<p>Traduction revue par Jean Cassou (1946) : Heureux âge et siècles heureux, ceux à qui les anciens donnèrent le nom de dorés, non pas pour ce qu'en iceux l'or (qui en notre âge de fer s'estime tant) se gagnât sans aucune peine, mais d'autant qu'alors ceux qui vivaient ne savaient ce qu'était de ces deux paroles <i>tien</i> et <i>mien</i>. En ce saint âge toutes choses étaient communes; il n'était nécessaire à personne, pour gagner son ordinaire soutien, de prendre autre peine, sinon hausser la main et le prendre à ces robustes chênes, qui libéralement invitoient à cueillir de leur fruit doux et succulent. (p. 135)</p>
<p>Traduction d'Aline Schulman (1997) Heureuse époque, siècles bénis que les Anciens ont nommé l'Âge d'or! Et non point parce que ce métal, tant estimé en ce siècle de fer qu'est le nôtre, se trouvait facilement, mais parce que ceux qui vivaient alors ignoraient le sens de ces deux mots <i>tien</i> et <i>mien</i>. En ces temps bénis, tout était commun à tous. Pour trouver sa nourriture, il suffisait à l'homme de lever la main pour cueillir le fruit doux et savoureux que le chêne robuste lui tendait gracieusement. (p. 106)</p>	<p>Traduction de Claude Allègre, Jean Canavaggio et Michel Moner (2001) «Heureux âge et siècles heureux que ceux auxquels les Anciens donnèrent le nom d'âge d'or^{note2} ; non pas que dans ces siècles-là l'or, si estimé dans notre âge de fer, s'obtinrent en cet âge fortuné sans fatigue aucune, mais parce que ceux qui y vivaient alors ignoraient ces deux mots : <i>le tien</i> et <i>le mien</i>. En cet âge béni, toutes choses étaient en commun : pour obtenir sa nourriture ordinaire, nul n'avait besoin de prendre d'autre peine que d'élever la main et de la cueillir sur les robustes chênes qui,</p>

	<p>généreusement, les conviaient à goûter de leurs fruits doux et mûrs [...]» (p. 468-469)</p> <p>* La note en question se lit comme suit : «Le premier des quatre âges de l'humanité, selon Hésiode qui, dans <i>Les travaux et les Jours</i>, distingue successivement l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge de bronze et l'âge de fer. Cet âge d'or, chanté par Virgile (<i>Georgiques</i>, I, et <i>Bucoliques</i>, IV) et par Ovide (<i>Métamorphoses</i>, I, v. 89-112), est celui que don Quichotte, en I, II (voir p. 415 et n.3), entendait déjà ressusciter par l'exercice de sa profession. Il confirmera explicitement ce vœu en I, XX (p. 540), tout en reconnaissant cependant vivre à l'âge de fer.» (Cervantès, 2001 : 1538)</p>
--	--

On l'aura compris, l'histoire complète du pourquoi et du comment des (re)traductions du *Quijote* en français reste à écrire et le voyage s'annonce très prometteur. De César Oudin, *Secrétaire Interprete de Sa Majesté ès langues Germanique, Italienne et Espagnolle*¹⁶ : *et secret, ordinaire de Monseigneur le Prince de Condé*, premier traducteur en français de la première partie du *Quijote*, mais aussi auteur de l'ouvrage *Grammaire et observations de la langue espagnolle* (1597), du *Thresor des deux langues française et espagnole* (1607) ainsi que d'un recueil intitulé *Proverbes espagnols traduits en françois* (1605) à l'équipe de (re)traducteurs de la *Pléiade* dirigée par Jean Canavaggio, la route sera non pas droite et tracée d'avance, mais bien plutôt sinueuse, cahoteuse et à n'en pas douter parfois incertaine. Pour cartographier le terrain, un catalogage dont le point de départ sera l'analyse et l'exploitation de l'immense travail bibliographique publié par divers auteurs dans les années 30, travail que viendront compléter des données relatives aux éditions françaises parues depuis les années 30. Étape numéro un, Oudin, qui, ne l'oublions pas, avant de proposer Cervantès en traduction le présente en France dans sa langue originale et dont la traduction sera l'objet de nombreuses rééditions au XVII^e, mais aussi plus tard. Émile

Gebhart s'en servira de base pour la version qu'il proposera en 1884, Jean Cassou la «rajeunira» en 1946 et c'est celle-ci que proposait encore récemment une célèbre collection de poche. Mais on aurait tort de voir dans ces «retouches» la seule marque de l'évolution de la langue : il y a bien un rajeunissement linguistique, mais la «restauration» à laquelle Jean Cassou se livre oscille entre l'ancien et le nouveau, entre l'archaïsme de l'historicisme et la remise à neuf de l'historicité, bref, est tributaire d'autres facteurs historiques, politiques et culturels.

À César Oudin succèdera François de Rosset, premier traducteur français de la seconde partie du *Quijote* (publiée en 1618) dont on a longtemps dit, pour des raisons liées à une périodisation trop systématique qu'infirment l'analyse du texte lui-même ainsi que l'absence d'un quelconque paratexte, qu'il poursuivait le travail extrêmement précis et largement annoté de César Oudin. Autres arrêts «obligés», Filleau de Saint-Martin, dont la traduction paraît en 1677 et en 1678, Florian qui réagit fortement aux libertés de la précédente en 1794 et clame que «Cervantès en français méritait plus d'un traducteur», Bouchon Dubournial (1807) dont la fortune sera moindre pour des raisons surtout éditoriales. Louis Viardot, enfin, dont il a déjà été question, pour une traduction publiée en 1836 et toujours disponible en livre de poche. Et puis en bonne place dans cette histoire aussi Xavier de Cardaillac et Jean Labarthe (1923-1926), Jean Babelon (1929), Francis de Miomandre (1935) et d'autres encore... *y si algo bueno en ella faltare, para mí tengo que fue por culpa del galgo de su autor, antes que por falta del sujeto* (DQ : I, IX).

Notes

1. http://www.cwquijote.com/Otras_Secciones/Boletin_Quijote/Noticias/Spanglish1.html
2. «Les traductions d'Homère», *Œuvres complètes I*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1993, p. 291.
3. La notion renvoie aux «...œuvres qui ont un statut exemplaire, qui appartiennent au corpus de référence d'un ou plusieurs positionnements d'un discours constituant» (Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 60).
4. A titre de comparaison, une douzaine d'œufs coûtait à l'époque 63 maravédis et une rame de papier 28 (Rico, 1998 : 3).
5. Il faut ici entendre *projet* dans le sens bermanien, mais aussi dans son sens le plus pratique, celui de dessein, d'intention, Stavans n'ayant pour le moment traduit en *spanglish* que le premier chapitre de la première partie du *Quijote*.
6. Ce projet de retraduction représente la réponse au «défi» qu'un interlocuteur lança à Stavans sur les ondes d'une radio catalane lors d'un débat sur le *spanglish*. Celui-ci, soucieux de démontrer qu'il ne s'agissait pas d'une vraie langue (?!), déclara que pour qu'il en soit ainsi il faudrait que le *Quijote* existe en *spanglish*...
7. Dans un courriel du 22 janvier 2003, Stavans nous précisait avoir publié dans la revue *Hopscotch* (Duke University Press) un numéro spécial consacré aux nombreuses traductions du *Quijote* en anglais.
8. Les appellations de Ilan Stavans sont au demeurant fort nombreuses et vont de *profesor* à *catetrático de Filología y Estudios Culturales (Amherst College)* en passant par *filólogo*, *filólogo mexicano*, *académico*, *hispanista* pour en citer quelques unes.
9. Cette nouvelle traduction est parue chez Bayard (France) et Mediaspaul (Canada) en août 2001. On notera que c'est l'expression *nouvelle traduction* qui a été retenue plutôt que celle de *retraduction*.

10. *Books*, 4 janvier et 1^{er} mars 2003.

11. Vintage Canada, 2002.

12. Traduction qui a effectivement paru deux ans plus tard, en 1995 sous le titre *The History of That Ingenious Gentleman Don Quixote de La Mancha* (Norton, New York).

13. Publiées respectivement en 1945, 1950 et 1957.

14. Publiée en 1981 (il s'agit en fait d'une révision par Jones et Douglas de la traduction de Ormsby).

15. La traduction porte la triple signature de Claude Allègre, Jean Canavaggio et Michel Moner.

16. Il faut remarquer que la langue espagnole, dont César Oudin est un grand spécialiste en France à l'époque, n'arrive qu'en troisième position dans la désignation de son titre.

Bibliographie

BARDON, Maurice (1931). *Don «Quichotte» en France au XVII^e et XVIII^e siècle 1605-1815*, Tome 1, Librairie ancienne Honoré Champion, Paris.

BERMAN, Antoine (1990). «La retraduction comme espace de la traduction», *Palimpsestes* n° 4, Publications de la Sorbonne Nouvelle, pp. 1-8.

BLOOM, Harold (2001) (ed). *Cervantes's Don Quixote. Modern Critical Interpretations*, Chelsea House Publishers, Philadelphia.

BORGES, Jorge Luis (1993). *Œuvres complètes* (vol 1) (dir. Jean Pierre Bernès), Bibliothèque de la Pléiade, NRF, Gallimard.

BRISSET, Annie (1999). «Malaise dans la traduction. Pour une éthique de la réciprocité», *Texte : L'altérité* (dir. Janet Paterson), n^{os} 23-24, pp. 321-356.

CERVANTÈS (2001). *Don Quichotte* précédé de *La Galatée*, Œuvres romanesques complètes, I, (dir. Jean Canavaggio), Bibliothèque de la Pléiade, NRF, Gallimard.

CERVANTES, Miguel (de) (1998). *Don Quijote de la Mancha*, Edición del Instituto Cervantes (dir Francisco Rico). Instituto Cervantes, Crítica, Barcelona.

CERVANTES, Miguel (de) (1997). *L'ingénieur Hidalgo Don Quichotte de la Manche*, Traduction d'Aline Schulman, Éditions du Seuil, Paris, 2 vol.

CERVANTÈS SAAVEDRA, Miguel (de) (1836). *L'ingénieur Hidalgo Don Quichotte de la Manche*, traduit et annoté par Louis Viardot, J.-J. Dubochet et C^{ie}, Éditeurs, Paris, tome premier.

CERVANTÈS SAAVEDRA, Miguel (de) (1838). *L'ingénieur Hidalgo Don quichotte de la Manche*, traduit et annoté par Louis Viardot, J.-J. Dubochet et Compagnie, Paris, tome deuxième.*

CHARAUDEAU, Patrick et Dominique MAINGUENEAU (dir) (2002). *Dictionnaire d'analyse du discours*, Éditions du Seuil, Paris.

CROOKS, Esther, J. (1969). «Translations of Cervantes into French», dans *Cervantes Through Centuries*, Flores, Angel et Bernadete M.J. (ed), Gordian Press, pp. 304-314.

FORD, Jeremiah D. M. et LANSING, Ruth (1931). *Cervantes, A Tentative Bibliography of his Works and of the Biographical and Critical Material Concerning Him*, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts

HAZARD, Paul (1931). *Don Quichotte de Cervantes Étude et analyse*, Librairie Mellottée, Paris.

GAMBIER, YVES (1994). «La retraduction, retour et détour», *META*, XXXIX (3), pp. 413-417.

GLOBE AND MAIL (THE) *Books*, 4 janvier 2003 p. D 8-9 et 1^{er} mars 2003 p. D13.

LEUVEN-ZWART (Van), Kitty M. (1985). «The Methodology of Translation Description and its Relevance for the Practice of Translation», *Babel* 31 (2), pp. 77-85.

MAGAZINE LITTÉRAIRE (n° 358, octobre 1997). *Cervantès. Don Quichotte ou l'invention du roman moderne*, Paris, pp. 16-65.

MESCHONNIC, Henri (1999). *Poétique du traduire*, Éditions Verdier.

MONTHERLANT, Henri (de) (1962). Préface au *Don Quichotte de la Manche*, traduit par Francis de Miomandre, Tome 1, pp. 8-13, Le livre de poche. PYM, Anthony (1998). *Method in Translation History*, St Jerome Publishing, Manchester, UK.

PYM, Anthony (1998) *Method in Translation History*. Manchester: St Jerome, p.79.

RAFFEL, Burton (1993). «Translating Cervantes : *una vez más* », *Cervantes : Bulletin of the Cervantes of America*, Vol 13/1, pp. 5-30.

SANCHEZ REGUEIRA, Isolina (1985). «El hispanista francés César Oudin primer traductor de *El Quijote* al francés», *Anales Cervantinos* 23, pp. 115-131.

SCHULMAN, Aline (1999). «Retraduire Don Quichotte», *Cahiers internationaux de symbolisme*, vol. 92-94, pp. 159-167.

SIMON, Sherry (1999). «Translation and its Boundaries : Writing from/with/through/ over the words of another», communication présentée dans le cadre de *Training Translators and Interpreters : New Directions for the Millenium*, Universidad de Vic (Espagne), 12-15 mai 1999.

TOPIA, André (1990). «*Finnegans Wake* : la traduction parasitée. Étude de trois traductions des dernières pages de *Finnegans Wake*», *Palimpsestes* n° 4, Publication de la Sorbonne Nouvelle, pp. 45-62.

* Les variantes d'écriture sont présentées ici telles qu'elles apparaissent dans la version d'origine numérisée proposée par la Bibliothèque nationale de France sur son site (<http://www.bnf.fr/pages/zNavigat/frame/catalog.htm>)